

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 29/1 (2002)

DOI: 10.11588/fr.2002.1.62286

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

sprochen wird, so ist dies nicht eine Bestätigung der These vom »freundlichen Tod im Mittelalter« (Ph. Ariès), sondern vor allem Ausdruck und schriftliche Fixierung ihrer Ideologie. Odilos Todesvorbereitung in der Darstellung Jotsalds ist besonders instruktiv. Da sein Tod nicht so schnell wie erwartet eintrat, mußten die das Sterben begleitenden Zeremonien mehrmals wiederholt werden. Seine ständigen Ermahnungen, der Dämonenkampf, seine Gebete und die feierliche, heitere Liturgie bilden dabei eine Einheit. Als die Mönche von Souvigny das gleiche Ereignis in einem Brief darstellten, waren die Schwerpunkte der Darstellung jedoch deutlich anders gesetzt. Odilos Kampf gegen die Dämonen ist nicht als ein einziger Triumph beschrieben, und seine Reden sind keineswegs nur großartig. In der Folge wurde jedoch die jotsaldsche Schilderung des triumphalen Todes zum Modell für die Sterbeszenen der weiteren Äbte Clunys, die dadurch eine große Rolle für die monastische Identität dieses Klosters spielten. Eine Art Gegenmodell bilden die Todesbeschreibungen der Einsiedler. Da bei ihnen das Gebet von aller institutionellen Pflicht befreit ist, sind auch ihre »letzten Worte« an Gott und die Mitmenschen keiner besonderen Ideologie unterworfen. Romuald zum Beispiel zog das einsame Gebet vor, während Petrus Damianus sich schließlich doch für das klassische liturgische Gebet entschied.

Wie diese kurze Inhaltsübersicht zeigt, versucht der Autor dieses Buches, die Frage zu beantworten, welche Funktion die Kleriker im sozialen Gefüge des Hochmittelalters ausübten und wo der konkrete Nutzen für die Gesellschaft lag. Ihr hauptsächliches Handlungsinstrument war die Rede, der jedoch, anders als der Rede der Laien, eine konkrete Wirksamkeit zugesprochen wurde, und die, angefangen von der Eucharistiefeier bis zu Heilungen, Wunder bewirken konnte. Während die Benediktiner, und besonders die Cluniazenser, als Spezialisten des liturgischen Interzessionsgebetes für das Heil der ganzen Gesellschaft intervenierten, entwickelten in der Epoche des Investiturstreites, in der Kleriker und Laien ihr Verhältnis neu definierten, vor allem Zisterzienser und Einsiedler Modelle mit anderen Schwerpunkten. Hierbei spielten einerseits die Vervollkommnung jedes einzelnen Betenden und die Aufrichtigkeit seiner Worte eine größere Rolle, andererseits wurde der pastoralen Komponente verstärkte Bedeutung zugemessen.

Da der Autor bei seiner Darstellung bewußt auf Vollständigkeit seines Quellencorpus verzichtet hat, wäre es ungerechtfertigt, in diesem Punkt Kritik zu üben. Trotzdem werden weitere Studien mit hier nicht herangezogenen Texten das Bild sicher noch in einigen Punkten modifizieren. Der Wille zu mehr Innerlichkeit im Gebet ist beispielsweise auch bei den cluniazensischen Benediktinern nachweisbar, wie die Schrift *Confessio theologica* des Johannes von Fécamp zeigt, der ein Schüler des Reformers Wilhelm von Volpiano war. In diesem Sinne hat die vorliegende Studie nicht nur zu einem wesentlich besseren Verständnis der mittelalterlichen Gesellschaft und der Bedeutung des Wortes in ihr beigetragen sowie neue Erkenntnisse zur hagiographischen Literatur gebracht, sondern auch ein neues Feld für weitere Arbeiten auf diesem Gebiet eröffnet.

Vier Beispieltex te zu Hugo, Anselm und Vitalis von Savigny, die als Anhang aus älteren Ausgaben wieder abgedruckt wurden, und ein Index zu Orten, Eigennamen und Themen machen das Buch sehr benutzerfreundlich und runden den sehr guten Gesamteindruck ab. Für seine weitere Verbreitung wird wohl allein der Preis (570 FF) ein Hindernis darstellen.

Klaus KRÖNERT, Paris

Peter ORTH, Hildeberts Prosimetrum *De Querimonia* und die Gedichte eines Anonymus. Untersuchungen und kritische Editionen, Wien (Österreichische Akademie der Wissenschaften) 2000, in-8°, 170 p.

Le présent volume renferme l'édition de deux textes assez différents. Le célèbre Hildebert de Lavardin est l'auteur du premier, un dialogue entre l'homme extérieur et

l'homme intérieur, sous forme de prosimètre, ce qui lui a valu il y a quelques années l'intérêt de Peter von Moos, dans son étude sur Hildebert, de Bernhardt Pabst à propos des prosimètres, et de Peter Dronke (*Verse with prose, from Petronius to Dante*, London 1994, p. 47–52). L'incendie bien réel de la demeure épiscopale du Mans (1096) est l'occasion d'une introspection allégorique où, en Hildebert, pris entre la vie active et la vie contemplative, »l'homme intérieur« exorcise ses propres inquiétudes en un dialogue ambigu où l'esprit (*spiritus*) se présente sous les traits d'une femme, tandis que la chair est représentée par le narrateur, l'évêque empêtré dans les soucis de la reconstruction de son palais. La conclusion, peut-être résignée, est que c'est la chair qui est l'homme du couple. A moins que le texte ne soit incomplet, comme pourrait le faire penser cette fin un peu abrupte, mais l'étude littéraire montre que pareil pessimisme en conclusion n'est pas sans exemple (p. 66). Dans la lignée de Boèce, Hildebert se sert à la fois du mélange de la prose et des vers et de la personnification allégorique pour exprimer ses propres contradictions. Œuvre de la maturité (vers 1099–1100), discrète et subtile, le prosimètre alterne une prose élégante et souple et des passages en vers métriques, hexamètres, distiques ou térentianéen (qu'un copiste intéressé qualifie de choriambique) parfois rimés. C'est donc, malgré ses proportions modestes, un grand texte, reconnu comme tel à son époque, puisque outre les 23 manuscrits complets (en grande majorité antérieurs à 1250, moment où Hildebert sort de mode, et originaires de France du Nord ou d'Angleterre) le texte circule sous forme d'extraits, notamment dans le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, ce qui lui donne un regain de diffusion.

Le texte n'était jusqu'ici accessible qu'à travers la Patrologia latina, reproduisant l'édition d'Antoine Beaugendre en 1708. P. Orth signe la première édition critique, avec une pleine maîtrise. La description des manuscrits est brève et précise, surtout au plan bibliographique. La *recensio* (p. 42–49) aboutit, en s'appuyant sur un nombre limité de lieux variants significatifs, à un regroupement des manuscrits qui suffit à choisir le meilleur groupe à suivre en cas de leçons équivalentes. L'apparat des sources, fourni en rapprochements avec les autres œuvres d'Hildebert, est spécialement bien venu pour apprécier les inflexions et les allusions de cette œuvre riche et complexe.

La seconde partie du livre transmet un texte tout différent. Les poèmes ici édités pour la première fois, sans doute issus du milieu littéraire franco-anglais de la première moitié du XII^e siècle imprégné de l'influence des »poètes de la Loire« dont Hildebert est le représentant le plus talentueux, n'ont de commun avec le *De Querimonia* que d'être transmis dans trois des manuscrits qui transmettent également celui-ci, dont deux, comme il a été démontré à l'occasion du premier texte, sont des apoglyphes du premier. Le travail codicologique étant ainsi déjà accompli, restait l'édition, exécutée avec la même maîtrise que dans la première partie. Chaque pièce est accompagnée d'une analyse précise et d'un apparat des sources qui montre bien l'influence prépondérante d'Ovide mais aussi l'imitation des poèmes de Marbode.

Les 24 poèmes, de sujet fort différent, ont en commun, comme le montre l'éditeur, des caractéristiques prosodiques et littéraires qui révèlent l'œuvre d'un même poète. De plus, les titres ou didascalies des poèmes, qu'ils soient à la première ou à la troisième personne, sont en prose rimée et rythmée en *cola* parisocoliques, visiblement de la même facture. On a donc affaire à la copie d'un exemplaire d'auteur destiné à son propre usage, avant uniformisation des didascalies, ce type d'exemplaire, comme il est naturel, ne portant pas le nom de l'auteur qui le garde pour son usage, ce qui vaut au recueil de rester anonyme. Certaines de ces pièces, notées dans d'autres manuscrits, ont eu une certaine circulation en dehors de ce recueil, et ont été éditées d'après d'autres exemplaires; mais en dehors de leur contexte, il était difficile de comprendre leur sens véritable, alors qu'ici ils s'enchaînent les uns aux autres (poèmes XV, XVa et XVI) et, éclairés par les didascalies, forment un ensemble cohérent. On se rend compte à cette occasion du décalage entre la copie en recueil d'auteur, dont il nous reste si peu d'exemples, et la constitution des recueils qui nous conservent le plus souvent ce genre de textes.

Sans doute resté sous la forme que lui avait donné l'auteur, le recueil est organisé très soigneusement, les poèmes étant le plus souvent disposés par paires qui se répondent ou se ressemblent. On y trouve d'abord une majorité de sujets théologiques, puis satiriques et polémiques, puis des *paidika* dans la seconde partie (dans ce cas-là, l'auteur ne parle pas de lui-même à la première personne, mais donne un nom antique à la *persona* du héros du poème). Au centre exact du recueil, un poème sur la Nativité montre une forme prosodique spéciale: copié, comme les autres pièces, sous forme de distiques élégiaques, il présente quelques particularités qui se comprennent mieux si on le lit comme un poème rythmique de forme 2x (8p + 7pp), et les rimes sont alors parfaitement régulières. C'est sans aucun doute un exemple de ce que les théoriciens appelaient le vers mixte, à la fois métrique et rythmique.

Chaque volet de ce volume double, qui rassemble deux ensembles de textes d'étendue peu considérable, présente donc un indéniable intérêt, bien servi par une méthode d'édition sûre et efficace.

Pascale BOURGAIN, Paris

Frank LEGL, Studien zur Geschichte der Grafen von Dagsburg-Egisheim, Saarbrücken (Saarbrücker Druckerei und Verlag GmbH) 1998, XIV-697 p., folding table (Veröffentlichungen der Kommission für Saarländische Landesgeschichte und Volksforschung, 31).

From the eighth to the thirteenth century the principal Alsatian counts belonged to a family that took the cognomen of Egisheim, later that of Dagsburg. Descending from the Etichonen, dukes of Alsace in the late seventh and early eight centuries, this line produced its most famous scion in Pope Leo IX (1049-1053), but otherwise was remarkable for nobility of lineage rather than historical prominence. The volume by Frank Legl focuses on the entire course of the dynasty's history, but is weighted naturally towards the last stages, where documentation becomes much richer. The material is organized into three parts: genealogical reconstruction, the political history, and a catalogue of the dynasty's allods and fiefs. To cover more than four centuries in a single specialized monograph is always an ambitious undertaking, but it is downright quixotic in the present instance, where the task is attempted three times over. The problems of this work must be attributed not to organizational defects, however, but in large measure to the changing nature of the sources and the inapplicability of methods devised for later sources when the time comes to handle earlier sources.

Much of the dynasty's earlier history is likely to be misconceived. It is significant that the author should speak consistently of the Dagsburg-Egisheim forebears as ›Eberhardinger‹. The name Eberhard belonged to the earliest established ascendant, a late ninth-century count; but probably not to his father, and in the ›Eberhardinger‹ lineage it was much less common than the name Hugo. Meanwhile it became frequent among elder branches of the Konradiner. Despite his mention of my book on the Konradiner in his bibliography, the author misappropriates the so-called ›comital lists‹ in the memorial book of Remiremont, wrongly assigning them an ›Eberhardinger‹ context, using as principle justification the fact that the Etichoner Hugo of Tours († 837) appears prominently as forefather of the Welfs, Capetians, and others named in these lists (including members of the Konradiner). Only one Count Eberhard can be found, however, and this person is certainly a Konradiner as I showed previously. Here, therefore, is a clear misuse and misrepresentation of primary source material.

By associating the ›Eberhardinger‹ with the ›comital lists‹ and by implication with the nunnery of Remiremont, the author is then privileged to proceed to further unfounded conclusions. The Remiremont book's mention of King Lothar II's concubine Waldrada is accepted as confirmation of a consanguinity presumed to exist between Waldrada and the ›Eberhardinger‹ progenitor Eberhard. A futile observation and a clumsy interpretation –